

PLAISIR DE LIRE, PLAISIR DE VIVRE

Entrevue avec Lise Bissonnette, présidente-directrice générale de Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Propos recueillis par Michel Sanna-Bournet

En faisant siens les idéaux de l'UNESCO (diffusion de la science, nouvelles technologies, culture, éducation, communication), la Grande Bibliothèque a démontré sa volonté de soutenir le milieu de l'éducation. Depuis son ouverture à la fin d'avril 2005, l'intérêt du public pour le navire amiral de Bibliothèque et Archives nationales du Québec n'a cessé de s'accroître. D'avril 2005 à mars 2006, ce sont trois millions de personnes qui sont passées par l'institution, dont 250 000 à l'Espace Jeunes.

Avant de devenir, en 1998, la présidente-directrice générale de la Grande Bibliothèque du Québec, fusionnée avec la Bibliothèque nationale en 2002 puis avec les Archives nationales en janvier 2006, Lise Bissonnette avait été directrice et éditrice du journal *Le Devoir* durant huit ans. Ce qui est moins connu du grand public, c'est qu'elle a une formation en éducation et que c'est dans une école qu'elle a commencé sa vie professionnelle. Un an, jour pour jour, après l'ouverture au public de la Grande Bibliothèque, M^{me} Bissonnette a reçu *Vie pédagogique* pour faire part à ses lecteurs de quelques réflexions.

Vie pédagogique – La fréquentation de la Grande Bibliothèque par les jeunes semble être un succès. Qu'est-ce qu'on a observé depuis l'ouverture de la Grande Bibliothèque il y a un an?

Lise Bissonnette – Nous sommes en effet très satisfaits de la participation des groupes scolaires aux différentes activités que nous proposons au jeune public. À la Grande Bibliothèque, nous souhaitons leur offrir des outils de savoir différents de ceux qu'ils trouvent à l'école, dans une atmosphère de grande autonomie. À l'Espace Jeunes, ils peuvent se promener comme ils le veulent, feuilleter des romans ou des bandes dessinées, écouter des enregistrements sonores ou visionner des films. Ils peuvent aussi assister à des spectacles dans le petit théâtre



LISE BISSONNETTE

qui leur est réservé ou bien participer à des activités dans notre atelier de créativité ou nos salles de formation. Notre objectif est de leur laisser le plaisir de la découverte, de solliciter sans cesse leur curiosité et donc de les inciter à lire. La bibliothèque a de plus en plus un rôle d'érudition, de culture générale.

V. P. – Le rôle de la bibliothèque serait-il complémentaire de celui de l'école?

L. B. – Sans aucun doute. Bien sûr, nos activités scolaires sont préparées en fonction des objectifs du programme de formation du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, par exemple de « construire sa compréhension du monde, communiquer en utilisant les ressources de la langue ou mener à terme une activité ou un projet ». Mais tout en nous situant à l'intérieur de ce cadre, nous voulons avant tout que nos jeunes usagers soient heureux d'apprendre et qu'ils acquièrent de nouvelles connaissances avec plaisir; c'est pourquoi nous avons ajouté aux objectifs que je viens de citer celui de « découvrir la richesse des collections ».

V. P. – Les bibliothèques scolaires n'ont-elles pas un rôle à cet égard?

L. B. – Malheureusement, et souvent faute de moyens, on considère que les bibliothèques scolaires sont, au mieux, un endroit pour se détendre, au pire, un endroit désuet. Pourtant, elles sont essentielles au processus d'apprentissage et devraient toutes pouvoir bénéficier de la présence de bibliothécaires professionnels et de collections attractives, afin d'encourager réellement les jeunes à lire. En janvier 2005, le ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport a adopté un plan d'action sur la lecture à l'école destiné à développer ce goût de lire et fondé sur des actions originales et stimulantes. Il s'agit d'une excellente initiative, que nous soutenons avec enthousiasme.

V. P. – Est-ce que les parents s'impliquent suffisamment dans l'apprentissage de la lecture?

L. B. – On entend souvent dire que l'éducation relève d'abord de la responsabilité des parents, qui ont d'ailleurs été placés au cœur des structures par les conseils d'établissement. Évidemment, personne n'est contre le fait que les parents s'engagent. Mais leur attribuer ce rôle central produit un effet pervers. On ne peut présumer que les parents sont tous des médiateurs de la lecture. Et en disant cela, je ne pense pas seulement aux milieux défavorisés. N'importe quel enseignant va vous dire que lorsqu'il demande aux parents de venir à l'école pour leur remettre le bulletin de leur enfant, une bonne partie d'entre eux ne s'y rend pas. Aujourd'hui, la moitié de la population ne se trouve plus dans une situation familiale qui favorise l'appui à l'éducation des enfants. C'est vrai pour la lecture aussi. Il y a les gens qui travaillent le soir et qui ne peuvent pas lire des livres aux enfants; il y a ceux qui sont trop fatigués parce qu'ils ont travaillé fort, ou qui ne lisent pas eux-mêmes. Il y en a beaucoup, également, qui ne savent pas lire

dans la langue de l'école. Quoi qu'on en dise, on ne peut pas renvoyer la balle aux individus et aux parents.

V. P. – La responsabilité incombe alors aux écoles?

L. B. – Les deux institutions qui sont interpellées sont les écoles et, de plus en plus, les bibliothèques scolaires et publiques. Pour l'instant, c'est nous qui prenons la relève et il est nécessaire que les bibliothèques scolaires le fassent également.

Dans les écoles, les connaissances sont compartimentées et instrumentalisées pour que l'élève soit un meilleur citoyen, qu'il sache communiquer et qu'il soit plus « employable ». Le programme de formation est tellement utilitaire que cette orientation est presque devenue une idéologie. C'est pourquoi la bibliothèque doit représenter une oasis de culture. Je l'ai souvent dit, plus l'école sera utilitaire, plus les bibliothèques seront nécessaires.

Cette remarque vaut aussi pour le collège et pour l'université. Les universités sont devenues tellement dépendantes du marché du travail qu'il n'y a plus d'enseignement libre. On a longtemps rêvé qu'un citoyen puisse y entrer simplement pour s'instruire. Mais il y a tellement de programmes spécialisés dans ces institutions qu'elles ne veulent plus de ces étudiants-là. La bibliothèque est cette université parallèle où le citoyen peut venir faire ses recherches personnelles.

V. P. – Les nouvelles technologies nuisent-elles à la lecture?

L. B. – Toutes les nouvelles inventions créent de l'émerveillement jusqu'à ce qu'elles deviennent des choses ordinaires. Cela a été le cas pour le téléphone. Au début, on téléphonait seulement pour s'étonner d'entendre

quelqu'un au bout du fil. Actuellement, on est encore dans l'émerveillement du Web. Prenons l'homme professionnel de 30 ans, celui dont on dit qu'il ne lit pas de livres, qui vit avec son ordinateur portable. On ne s'attend pas à ce qu'il vienne à la Grande Bibliothèque lire les journaux du 19^e siècle ou consulter la collection patrimoniale québécoise ou les microfilms. Mais Internet est d'une pauvreté invraisemblable. C'est ce que réalisent les fournisseurs comme *Google*, qui a décidé qu'il fallait vraiment qu'il passe au contenu. Notre rôle est donc d'amener du contenu à l'utilisateur d'Internet, qui se dira peut-être ensuite qu'il serait intéressant de lire des choses sur le 19^e siècle...

V. P. – Mais alors, le livre est-il menacé?

L. B. – Le livre est encore le meilleur support pour lire, car la lecture sur Internet demeure assez inconfortable. D'ailleurs, on édite plus que jamais, et j'ai remarqué en me promenant dans les salons du livre qu'on soigne un peu plus les couvertures, les illustrations et le design. Il apparaît sur le marché des éditions vraiment magnifiques, alors qu'avant, de nombreux livres étaient de piètre qualité technique. Pensons aux livres de poche, qu'on jetait après les avoir lus.

Cela dit, je ne suis pas de celles qui croient qu'il faille s'en tenir aux livres, « parce qu'ils sentent tellement bon quand on les ouvre ». C'est comme les gens qui disent : « Comme c'est agréable les calèches! » Oui, mais ce n'est pas toujours pratique. On est en train d'inventer un *ebook* dont on peut tourner les pages. Le jour où cette technologie sera vraiment au point, je serai bien contente de ne pas avoir à emporter 20 livres en vacances, alors que je pourrai en télécharger 100. La lecture, c'est d'abord dans le contenu, pas dans le support. Je n'ai aucune difficulté avec le numérique. Quand on attire les gens dans les bibliothèques, on ne le fait pas nécessairement pour les amener aux livres.

V. P. – Certains ont craint que la construction de la Grande Bibliothèque nuise aux autres bibliothèques québécoises...

L. B. – Cette crainte a disparu, et cela pour trois raisons. D'abord, on n'a pas fait de large promotion pour attirer les gens à la Grande Bibliothèque et ils sont venus d'eux-mêmes. C'est donc que l'institution répondait à un besoin. Ensuite, toute la discussion sur le projet lui-même a fait en sorte que même dans les petites municipalités, on se rend compte que la bibliothèque est peut-être un instrument qui leur manque. Il y a une nouvelle génération de maires qui viennent de toutes sortes de milieux et qui croient que la bibliothèque est en voie de devenir ce nouvel espace commun qui remplacera l'église et le centre commercial. En troisième lieu, nous travaillons à créer des outils pour soutenir ces bibliothèques publiques un peu partout à travers le Québec. Et s'il y avait dans chaque école une bibliothèque avec un budget, ce serait merveilleux.

V. P. – On discute depuis longtemps de la possibilité de fusionner les bibliothèques scolaires et municipales dans certaines localités. Croyez-vous qu'il s'agisse simplement d'un moyen d'économiser?

L. B. – Ce n'est pas une question d'économie. Il est possible de combiner les deux vocations. Je me dis que la bibliothèque, dans le fond, pourrait être l'endroit convivial où tous les citoyens se retrouveraient, élèves, chercheurs, retraités, pour apprendre des choses qui ne leur servent peut-être jamais, mais qui contribuent au plaisir de la vie.

M. Michel Sarra-Bournet était rédacteur de *Tiré à part - Le périodique de l'édition*.